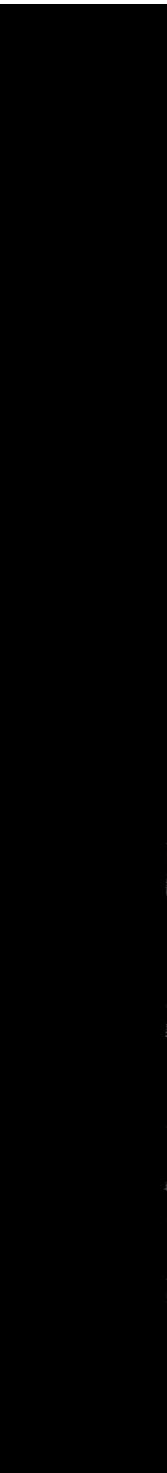


L'INERTIE,
LE MOUVANT.

CAROLINE PARFAIT
ENSAPC 2016

































































































































Exprimer le corps en mouvement
traverser l'écriture du temps et de l'espace
le temps et l'espace, par le prisme du déplacement
apercevoir l'espace-temps par appréhension des sensations
qui marquent la chair

Rendre le temps concret par description du corps dans la vitesse.
Comprendre rapport corps /espace par expérience de la vitesse
Sensation de vitesse directe que le voyage en moto permet

Dans les trains,tenter de décomposer les mouvements perçus
par la conscience, lors même que le corps ne bouge pas
La vitesse sentie par le corps face à l'interprétation mentale
de la vitesse.

Évoquer l'ennui, dans le temps du voyage, durant lequel le corps immobile
se laisse porter par la voiture. Le corps dans l'habitacle
peut s'extraire de la vitesse et l'esprit voyager ailleurs

Le temps de la marche à travers des villes connues où inconnues,
comme un temps d'errance parfois, souvent de perte de la notion d'espace et de temps

Le corps immobile soumis aux mouvements divers du monde
De tout cela déduire que l'homme incarne l'espace-temps
Il est un temps, en ce qu'il a conscience
de son début et de sa fin
Et un espace dans sa chair

LEXIQUE

Mouvement, perpétuel, rotatif, rotation, gourd, vêtement, engourdissement, froid, traverse, odeur, senteur, exhiler, vitesse, rapidité, suspension, temps suspendu, couleurs, altération, amplification, route, bitume, champs, blé, orge, colza, maïs, tournesol, jachère, herbe, ronce, fleur des champs, vigne, forêt, sous-bois, bruyère, fougère, champignons, herbe mouillée, bois sec fraîchement mouillé, nuances, soleil de midi, couché de soleil, levé du soleil, nuit noire, nuit étoilée, pluie torrentielle, pluie fine, pluie d'été, pluie glaciale, éolienne,

station service, hiérarchisation des temps, éternité, instant, instantané, immobilité, immobile, mobile, mouvant, léthargie, endormie, sommeil, rêve, songe, la vitesse qui assomme, bruit, sifflement, bourdonnement, ronflement, musique intérieure, bruit des autres voitures, bruit des camions, camions, odeur de gazole, écoeurer, envie, mécanique, mécanisme, mécaniser, selle, guidon, moteur, appui pieds, plastique dure, plastique mou, risque, mort, accident, alcool, groupe, salut, meute, accélération, passion, dévorer la route, inertie.



MATIÈRE

LEXIQUE	80
CBF	87
SENSATIONS	89
RAILS	137
DESTINATIONS	139
307	157
IDÉES DE ROUTE	159
À	169
ERRANCES	171
INERTIE	197
LIEU, LA PENSÉE SE MEUT	199
REMERCIEMENTS	213
BIBLIOGRAPHIE	215

C B F

SENSATIONS

La nuit sur la route, qui suit l'autoroute.
L'horizon de la Beauce
glisse vers les étoiles.

Passer par la Loire.
Le vibrato du moteur dans la nuque.
Regarder la forêt dans les phares.
Se sentir loin d'elle, malgré qu'on y roule.

Ouvre le casque
l'air violent sur les joues
et le sous bois humide, percute la tête.

Casque,
Catalyse les odeurs que la moto traverse

la tombée du jour
le frais des champs
émanation du fumier

exhale des bords de routes
s'entrelacent le blé mouillé,
le colza fané,
le goût du champ d'orge.

RD 960, BOU

Le paysage heurte le corps
perce
tente le secret de la vitesse
teste l'éphémère

La moto projette les corps dans le paysage

Champ de vision réduit.
Tourner la tête devenue casque
considérer l'envergure de ce que l'on traverse

Effort.

ROUTE DE BEAUCE,

Fraîcheur de la forêt qui pénètre le casque

le vent frappe les cuisses

Des insectes s'écrasent

autant d'accidents sans répercussions humaines

Tourner la tête

dans le creux des sapins, des taches violettes

La nature à grande vitesse

RD 97, ORLÉANS

Champs de vision

externe gauche

les pâles des éoliennes tournent

mouvement rotatif perpétuel

longtemps, j'ai cru qu'elles faisaient voler la terre

externe droit

la terre des champs mise à nu par le froid

Projection dans le paysage
ou, projection du paysage sur le sujet
Sensation que l'extérieur rentre dans.

Le paysage, la forêt, les champs, les villes,
les feux rouges, les maisons, les immeubles,
s'emboutissent

Le paysage choque la chair

RD 152, FONTAINEBLEAU

Les mains, gants d'été
Les jambes, un collant
sous un pantalon polyamide
sous un jean épais
pieds docs usées

Protéger le buste, manteau,
sur sweat gris capuche,
sur t-shirt
sur autre t-shirt

Être tube.

Sensation de claustrophobie,
que vient parachever le casque

Difficile de bouger à l'arrière de la moto.

Perte des sensations agréables

les pieds gourds

des millions de petites piqûres sous la peau des mains

Le ventre contracté

Vitesse régulière
dépassement
l'air des camions propulse, presque,
la moto dans le champ de l'autre côté

Arrivée des voitures, en face, semble trop rapide.

Représentation

si le corps passe par-dessus l'autre corps
par dessus les véhicules

si la tête se désolidarisait du corps.

Perte des repères spatiaux
sentir la vie
ralentir de l'intérieur

Malgré l'altération du senti percevoir l'accélération
simultanée des pensées et du présent

Sur les jambes, frôle, le courant d'air de fin
de dépassement du camion

Impression de maîtriser les temps par la maîtrise de la vitesse

Échapper au réel
S'échapper du temps réel
de l'immobilisme.

Vitesse directe
ressentir dans le corps, la vitesse,
le corps n'est pas entouré de métal

le corps projeté
en dehors de la route
en dehors de la ligne de vitesse
en dehors de la ligne du temps
sortir du temps au prochain virage

Tentative d'appréhender l'éternité.

Le temps en suspension
quand, à travers les odeurs de gazole
le parfum des fougères

Bas-côté, une ligne d'arbres,
perpendiculaire à l'axe de la route.

RD2020 , ARTENAY

Paysages de la tombée du jour
le soleil décline derrière le champ de blé vert

Les éoliennes s'approchent

Le vent pénètre le casque
avec lui les odeurs de la soirée.

Le cou se tord
les yeux se lèvent
à travers la visière
regarder les étoiles naître dans le ciel noirci

Le soleil lourd au-dessus de la terre
Les blés ont brûlé
Odeur de céréales calcinées
Ouvrir la visière
l'air stagne.

Vitesse de la moto qui invente un vent
Le bruit du moteur, qui apaise

Les yeux se ferment et le corps engourdi
par les vibrations, se laisser partir comme endormi

Des songes envahissent l'habitacle du casque
et derrière la visière des yeux
inventer de nouveaux paysages

Ciel gris
L'odeur de l'essence à la station service.

RD 2020, PUSSAY

Parfois, les yeux fermés
deviner la progression du trajet
les basculements du corps suivent la machine

Compter le nombre de virages, de dépassements
les arrêts, accélérations

Yeux mis clos dans le soleil
les ombres des arbres en stéréoscopie

À propos des mouvements du corps du pilote
À propos du corps du pilote
Le corps du pilote.

À l'intérieur du casque, de l'intérieur de la tête
Le casque est la tête que l'on voit de l'extérieur
Je projette mes pensées à l'extérieur du casque.

Mouvement double de la pensée
qui pense ce qu'elle perçoit de l'extérieur
et rejette à l'extérieur ses projections intérieures.

Percevoir une odeur
tenter de l'identifier
comme l'on n'en sait rien
imaginer qu'il s'agit de quelque chose
que l'on peut nommer.

Fermer les yeux, imaginer le paysage autour du casque

La combinaison protège mon corps
Ma combinaison protège le corps de mes pensées
La combinaison est une peau de secours.

La route vibre sur la tête.
La route vibre jusqu'au-dessus du casque.

Odeur du bois sec mouillé par la pluie

Odeur de la pluie sur le bitume

Fraîcheur humide

Pendant que je roule ici, ailleurs quelqu'un roule aussi

RD 836, DOURDAN

Vibrations de la route à travers le corps
Ondes égales qui dessinent la symétrie du corps

pédale droite, pédale gauche
pied droit, pied gauche,
mollet droit, mollet gauche
cuisse droite, cuisse gauche,
hanche, sexe, fesses,
bas du dos, le dos,
épaule droite, épaule gauche

Création d'un hybride
conducteur, mélange de métal et d'humain

Ondes de choc, courtes, intensives.
Ondes itératives

Dessus,
immobilité, inertie dans la vitesse de la machine
le corps ne bouge qu'à certaines extrémités

Pieds, mains oscillent selon l'orientation de la moto
Les membres ne se meuvent pas pour eux-mêmes
Se percevoir immobile sans cesse frappée
par le mouvement

L'orage

Les gouttes frappent le corps

Impacts similaires à des milliers de petits cailloux

Rouler
dans le ciel l'avion immobile
comme on roule en dessous de lui

RD 938, VERSAILLES



RAILS

DESTINATIONS

Par la fenêtre contempler la vitesse
Déploiement de l'accélération face à mon inertie
dans le train mouvant

Je suis immobile à l'intérieur

À l'extérieur le paysage immobile, se meut à l'intérieur
de ma tête

Comme Il décrit la demi inconscience qui précède le sommeil.

De l'intérieur de sa chambre, il perçoit un son extérieur (le sifflement du train comme le chant des oiseaux) et de l'intérieur de sa tête à l'intérieur de sa chambre, il se projette mentalement dans un paysage extérieur inspiré de sa perception parcellaire du paysage extérieur réel.

Considérer la pensée comme des fragments venant se remplacer sans cesse, ou la pensée comme fil.

Penser la pensée sans naissance et sans mort,
la considérer comme une enfilade de naissances
et de morts.

Penser le mouvement comme une vaste étendue,
penser le mouvement comme un enchaînement
de temps qui sont nés et qui sont morts.

Défilé continu de la pensée
disparate pourtant
comme sont disparates les éléments d'un paysage
dont on perçoit l'ensemble en percevant chaque
élément séparément

La vitesse décompose
le paysage et l'enferme
en un temps **instant**

La vitesse décompose le paysage
rend simultané chaque instant séparé

COLOGNE

Dans le train, la nuit
par la fenêtre grand écran noir
devenir aveugle.

Le noir de la fenêtre stoppe
le regard trop près des yeux
horizon aveugle.

Où projeter ma pensée?

Dans le train, la nuit, la lune pleine éclaire la neige.
Naissance d'un paysage fantastique.
Paysage que l'on connaît réel le jour.

La nuit les lumières artificielles n'éclaireront jamais
si bien que les reflets de la lune sur la neige.

BERGEN

Quand le train immobile à quai,
à côté d'un autre train immobile, avance.
sensation de l'élan, lors que l'on reste immobile
dans un train immobile

L'oeil perçoit la fixité d'un objet qui devrait se mouvoir
si l'on se mouvait aussi.

Quelques secondes où la conscience est
entre deux temps,
entre deux réalités.

Gares, observatoires

Les gares, dans la journée tout le monde est affairé

À un but, revient de quelque part ou y retourne

La nuit, règne dans ce lieu insalubre,
le manque de clarté par endroit.
La lumière diffusée, trop crue, des halogènes.
Un parfum de pisse âcre et chaude.
Et les loups rodent autour des retardataires.



307

IDÉES DE ROUTE

En voiture l'ennui,
en voiture écouter la radio, les ondes diffuses

Dans l'habitacle métallique, les nouvelles du monde
des nouvelles d'ailleurs.

Alors que je me déplace ici,
quelqu'un se déplace autre part

Dans la voiture, l'ennui, projection d'un voyage
au bout du monde, sur la route Rambouillet–Étampes.

RAMBOUILLET – ÉTAMPES

Au début, j'avais compris les Terrars , comme
s'il me parlait d'une mesure ou que c'était le nom
d'une substance chimique, comme un gaz.
C'était pour mettre dans les batteries des téléphones,
des voitures plus écologiques, plus propre, les Terrars.
Il me disait ça, comme le lithium.

– Ah le lithium c'est un Terrar ? Je lui ai dit,
non une Terrerare, il m'a dit en appuyant.

Ah c'est féminin, j'ai dit.

– Bah oui « la terre » c'est féminin, alors, oui, on dit
une terre rare !

Et comme il a bien tout détaché les mots, j'ai compris
que mon mot mystérieux terrar c'était Terre rare,
et maintenant que ce n'était plus mystérieux

c'était encore plus beau.

Enfin, il me dit, les terres rares c'est pas si propre que ça, faut voire comme on pollut en chine pour les extraire.

Je ne l'écoutais plus vraiment, j'imaginai à quoi pouvait ressembler un morceau de terre rare, comme un pigment fin une poudre précieuse.

Un ailleurs

Dans la voiture, apprendre la guerre ailleurs.

Pendant que je voyage ici, un ailleurs dans la tête,
d'autres, leurs ailleurs dans leur tête, veulent venir ici

Mon ici est leur ailleurs rêvé.



À

ERRANCES

La veille, tentative de n'être qu'un corps.
Absorption d'alcool à haute dose pour oublier la pensée.
Espérer que dans l'ivresse, les actions du corps
ne soient plus commandées, par l'esprit.
Expérimenter les limites du corps seul, lorsque les idées
ne semblent plus accessibles à la raison.
Cependant, devoir admettre que la perte de contrôle
de la pensée n'est pas une absence de pensée,
mais une façon différente de l'apercevoir.
Impossibilité pour l'individu de n'être qu'un corps.
Le mouvement même incontrôlé donne lieu
à une sensation, qui provoque un sentiment.
Mouvement de tomber vers le sol, qui donne
l'impression que le sol monte vers vous.
Sensation de vertige, prendre conscience que la logique
de pesanteur est ébranlée, naissance du sentiment
d'égarement.

Avec JW on a bu, puis j'ai jeté mon pass Navigo
dans la Seine, parce que j'avais pas envie de prendre
le Noctilien. S'inventer un but, pallier l'errance.
Marche de quai Branly, jusqu'à BNF. On veut manger
les pâtes du mini resto de la rue Tolbiac.
BNF, soleil blanc. Me fait penser ministère de l'amour.
Et entre deux tours de fenêtres les cheminées de l'usine
Syctum, le ciel opaque et la fumée.
Il est 17h45 dans Germinal et on mange nos pâtes
à regarder l'usine déverser sa fumée blanche coton,
dans le coucher de soleil violacé de la fin d'après midi.

L. et moi on est parties de la soirée. Trop d'ennui. L. était trop soûle moi pas encore assez. On a marché le long de la ligne 6. Finalement on a trouvé un caddy, L. est montée dedans, je l'ai poussé pendant trois ou quatre stations. Il s'est mis à neiger à Trocadéro. On a bu la fin de la fiole de whisky blotties l'une contre l'autre. On regardait tomber la neige dans le 16ème.

Les ballerines argentées achetées pour le nouvel an.
Elles n'ont déjà plus de semelles.
Les traîner dans la neige, parce que c'est plus chic
que les godasses sans marque de la halle.
Avoir des ampoules au creux des pieds.

RAMBOUILLET

Comme au sommet, de deux fois le Mont-Blanc.
En dessous, par le hublot, une tête d'épingle,
en acier blanc, capte les rayon du soleil, se reflète
dans les nuages.

Le bus rouge.

Les sièges gris et les barres jaunes.

Au retour.

Descendre sur le tarmac et poser ce nouveau regard
qui confère à tout l'étrangeté de la découverte.

Première neige.

Le matin, passer devant la station essence rouge
et jaune. Les bottines qui glissent sur le trottoir.

Regarder en face la neige sur les sapins.

Au sommet de la montagne une lueur.

La pluie sur la mer. Longer le ponton entre la mer
et les restaurants vides. Marcher jusqu'au bout
du ponton. Bifurquer à droite après le magasin
de matériel nautique. Une route de bitume rougi,
la suivre, elle monte à travers les maisons.
Arriver au sommet des maisons, il n'y a plus de route,
il faut entrer dans les jardins pour atteindre la mer.
Redescendre, ne pas retourner sur le ponton, continuer
tout droit, arriver à la station de bus.
Attendre le bus 31.
5 minutes.

LYSAKKER

Il fait beau. Pas de bus entre ***Kirke et Lysakker.
Marcher jusqu'à Maritim en longeant la route
des voitures. Dans une grande vitrine, du quartier
des affaires, du mobilier de cuisine, et dans les armoires
pour décorer le service de table Villeroy et Boch
de ma mère. Je l'appelle, répondeur – 1 euro message.
À Maritim longer le port par la piste cyclable, il faut faire
attention, les vélos ne regardent pas les piétons ici.
Il fait chaud, le vent de la mer est mort.
Passer sous un pont. Après le pont, la piste cyclable
entre par une grille dans le jardin d'un grand manoir.
Suivre la piste. Un saule pleureur gigantesque domine
une mare. Au pied du parc, la mer, protégée
d'une rampe en métal sombre, le parapet la longe.
Une plage de roches noires. L'eau est froide aux pieds,
on s'habitue.

17h00.

Il ne fait pas encore nuit dans les vitres teintées
du musée.

Le ciel bleu sombre, lumineux.

Un bleu de mer.

Le musée est séparé en deux parties.
Au milieu, des quais où nage la mer.
Il a plu toute la journée. Une fraction de temps,
le soleil blanc éclaire les gouttes qui tombent
dans les vagues.

Traverser le lac vert émeraude, pour rejoindre
l'autre côté du fjord. Une plage de caillou aménagée.
Les uns vont aux toilettes, les autres remplissent
leurs gourdes.
D'abord, des rochers qui forment comme des marches,
jusqu'au premier sommet.
De temps en temps s'arrêter, se retourner,
pour regarder le lac s'enfoncer dans la vallée.
Autour, la végétation se raréfie, plus nous montons
plus les herbes deviennent rases et le paysage s'emplit
de cailloux. Des marcheurs, avant nous, ont entassé
des pierres à certains endroits du chemin.
Sur certains de ces tas, des balises rouges nous montrent
la voie à suivre.

Entre le vide et la roche.

Maintenant, la pierre de la montagne est lisse,
des interstices creusés par les pieds de millions
de marcheurs avant.

Hauts plateaux, désert de cailloux, les pieds se soulèvent
difficilement, les cailloux roulent sous les godasses.

Peu avant, nous avons croisé un morceau de glacier,
il était seul, au milieu de l'herbe sèche.

Plus loin, nous avons croisé un cours d'eau.

Souvenir du livre de biologie : prendre une bouteille
d'eau en couper le fond. La renverser comme
un entonnoir. Au préalable avoir laissé le bouchon
sur le goulot de la bouteille.

Une fois cela fait, remplir d'une couche de sable,

puis une couche de cailloux, puis une couche d'herbe.
Enfin, salir de l'eau du robinet avec du sable, de l'herbe
et la faire couler à travers le récipient précédent.
On assiste au processus de purification naturel de l'eau.
Et là en bas du glacier, la bouteille coupée gigantesque.
J'ai rempli ma gourde de l'eau du glacier.
J'ai demandé à U. « I'll get sick ? », il a ri.

BESSEGGEN

Train de nuit, Oslo – Trondheim.

Arrêt à Otta. Le train arrive à 7h. La nuit déserte, le vent qui frappe dans le ventre. Marcher dans les grandes artères de la ville, les vitrines illuminées. Une place, aux pavés dénudés, appeler A. Il est en France dans son lit. Il est heureux de me parler. Je lui fait visiter Trondheim à distance. Il me rejoint : google map puis street view. Je lui demande de m'aider, ici les noms des rues sont mal indiqués.

Je longe le parc d'un château que je n'aurais pas dû longer.

J'engueule A. Le soleil commence à se lever, je le dis à A.

Je passe sur un pont, je ne tourne pas dans la bonne rue. Je marche 20 minutes, je me rends compte que ce que je vois ne correspond définitivement pas à ce que décrit A. Je trouve une plaque avec le nom de la rue, confirmation est faite. Je reviens sur mes pas. De retour au pont, A. me dit de bien regarder à droite, il y a deux rues. Prendre la petite qui descend et longe le bras de mer. La première fois, je n'avais pas assez bien regardé. Je descends à travers les maisons, puis j'arrive devant le nouvel hôpital. Architecture blanche et vitrée. En face de l'autre côté de la rivière, je vois la montagne. On raccroche parce que bientôt je n'aurai plus de batterie.

Je trouve le pont pour traverser la Nidelva, je la suis un peu. Gare de Marienbor. La route infinie. Je rappelle A. Promesse de rester calme. Retour au street view. Prendre la piste cyclable, elle monte à travers les sapins. À côté les voitures grimpent sans peine. Par endroit, des maisons cachées dans les arbres. Je me retourne, contemple la mer prisonnière du fjord. Non loin de la terre, entourée de bleu, j'aperçois l'ancienne forteresse de Trondheim devenue prison et maintenant lieu privilégié des enfants nantis de Norvège. Un baignoire devenu paradis. Je reprends la marche, je suis seule depuis quelque temps. Mon téléphone clignotait rouge, j'ai dû raccrocher. J'arrive enfin au plateau, je continue de suivre la piste tout droit à travers des quartiers résidentiels. Mon sac à dos commence à peser.

TRONDHEIM

Train de nuit. Gare de Bergen, 7h du matin. Pantalon en laine neuf, bottes fourrées, polaire et manteau de neige. La gare est froide. Sortir de la gare, monter une rue pavée. Des magasins la bordent. Dans le noir percé d'orange une maison, vieille et rafistolée. Un homme tousse en rythme avec la radio. Décider d'aller à l'université. Prendre à gauche, descendre entre des immeubles vitrés, bout de la rue, prendre à droite, en face un parc, une place, un lac. Longer ce lieu non éclairé. Le sol glisse sous les bottes. Suivre la grande rue, elle monte, raide. Perdre l'équilibre. Trou dans le pantalon de laine neuf, un peu taché de sang. Se remettre sur pied. Plus haut trois hommes discutent.

Entendre les borborygmes de cette langue que
je ne comprends pas.
Plus près je me rends compte qu'ils parlent anglais.
L'université est fermée.
Comme tout, comme l'église à côté.

Repas au Burger King.
À travers la baie vitrée, regarder la montagne
transpercer la ville. Deux femmes, l'une conduit
une poussette, en costumes traditionnels traversent
la rue. Tentative de photographie floue.
Appel de P.
–Attends j'te rappelle.
– Non pas la peine, c'est toi qui payes mon forfait

tu sais !

J'ai pris le téléphérique à 8h et j'ai regarder le soleil monter au dessus des montagnes. La neige dorée.

Il y avait quelques Coréens et des français aussi.

P. était heureux. Il m'a raconté son histoire du **kjotkake** parce que je mange un burger.

On a parlé de l'architecture de Bergen, bien moins stricte que celle d'Oslo, plus décorative. Il m'a raconté la nuit qui se lève 5 minutes à Alta.

Je ne suis pas allé à Alta.

J'ai rêvé d'aller au Cap Nord.
J'ai été malade.



INERTIE

LIEU, LA PENSÉE SE MEUT

Corps immobile.

Allongée, contempler les nuages qui traversent
vers d'autres horizons.

Corps immobile qui perçoit le mouvement de la terre,
sous lui.

Dans le corps fixe, les organes exécutent leur travail,
gestes précis et puisqu'ils s'opèrent naturellement,
jamais ressentis dans la conscience qui habite le corps.

Dans l'immobilisme forcé du corps, qui se repose,
percevoir les mouvements des organes,
comme le retournement du corps sur lui-même,
par la conscience neuve de l'enveloppe inerte,
dans laquelle se meuvent les cellules.

Vie perpétuelle.

Expérience de la perte.

Dans la rue où chacun grouille, impression
du corps perdu au milieu d'autres indifférents.

Ville inconnue, où la maison n'est pas.

Le corps comme seul lieu d'être.

Prendre conscience que le corps est un ici et maintenant
et la maison, l'appartement, un lieu où projeter la pensée
du corps.

L'idée d'un ailleurs réel que le corps connaît déjà.

Perte de cet ailleurs, de ce second lieu d'être.

Découvrir une forme orpheline du corps qui ne s'étend
plus en dehors de lui-même.

La pensée est le mouvement qui permet de sortir
la conscience du corps.

Soudain avoir un unique état d'être, l'ici et maintenant,
sans projection possible vers un ailleurs réel.

ISTANBUL, PLACE TAKSIM

Ce matin au réveil, entendu les nouvelles du monde
en guerre.

L'exode.

La mort durant l'exode.

Comment écrire sur le déplacement,
sur le voyage, sans évoquer ces voyages là.

Au bout de ces trajets il y a sinon la mort,
la perte des espaces-temps connus.

Dans l'atelier.

Sur l'écran des nouvelles, du monde qui ne cesse
de tourner.

Malgré l'effroi des hommes qui se sentent impuissants.

Ne pas rester immobile face aux crimes,
aller se rassembler sur les places.

Prendre conscience qu'au milieu des autres,
je participe à un tout.

Mon corps est un espace qui participe à l'espace
des paysages, des villes que je traverse.

Mon corps est un espace additionnel à l'espace du corps
des autres hommes et à l'espace de l'univers.

Apercevoir qu'après tout je suis aussi un temps.

La vie connaît une durée finie dans le temps,
je suis née et je mourrai.

« Je » est un espace-temps.

Ceux qui m'ont précédée et qui me succéderont
sont des espaces-temps qui participent du mien.

Celui qui est né à fort de France en 1935,
Celui qui est mort à Bligny en 2015,
Celle qui est née à Thiaret en Algérie en 1936,
Ceux qui sont arrivés en France en 1954 et 1950
Celle qui est née à Reims, d'une mère auvergnate
et d'un père polonais,
Celle qui a traversé la France à pied.
Celui qui est né à Lille, a vécu à Alger,
Celui qui oublie le passé,
Celui qui est né à Hong-kong, grandi à Oslo,
arrive en France en 1975,
Celle qui est née à Trêves, a grandi à Trêves,
est arrivée en France en 1970,
Celle qui est née en 1990,
Celle qui vit à Cologne,
Celui qui est né en 2002,
Celui qui rêve d'être ailleurs,
Ceux dont je suis l'aînée,
Celui qui est né en 1987,
Celle qui porte le futur,
Celui qui veut être là,

Ils ont tous des histoires de pays, d'ailleurs.

Grandir au milieu de nomades qui n'acceptent pas leur sédentarité.

Mes voyages ont d'abord été intérieurs, rêvés.

Peut-être, plus tard, expérimenter
le rêve comme déplacement mental.

CERGY, ATELIER ENSAPC



REMERCIEMENTS

Je remercie, mon directeur de mémoire, François BON, auteur et professeur à l'ENSAPC, pour ses conseils et les remarques toujours très encourageantes qu'il a su me prodiguer.

Je remercie aussi Vientcent Broqua, auteur et enseignant à l'Université de Paris 8, pour sa lecture sensible et éclairée.

Benjamin GRAFMEYER, pour sa contribution quant à la mise en forme et à l'édition de ce mémoire.

Je salue la patience et le courage de mon conjoint, qui m'a aidé tout au long de ce travail, ainsi que le soutien infaillible de ma famille.

Enfin, je dédie ce mémoire à Albert PARFAIT, voyageur et curieux invétéré.

BIBLIOGRAPHIE

Jean-Christophe Bailly, **Dépaysement, voyage en France**,
Le point, 2011.

Bruce Bégout, **Suburbia : autour des villes**,
Édition Inculte, 2013.

Blaise Cendrars, **Bourlinguer**, Folio, 2013

W. G. Sebald, **Les anneaux de Saturne**, Babel, 2013.

Marcel Proust, **Jean Santeuil**, Quarto Gallimard, Texte
établi pour l'édition de la Bibliothèque de la Pléiade
en 1971, 2001.

Marcel Proust, **À la recherche du temps perdu**, GF
Flammarion, Édition revue et mise à jour en 2009,

Denis Diderot, **Supplément au voyage de Bougainville**,
LGF, 2005.

Charles Baudelaire, **Constantin Guys, le peintre de la vie moderne**, La Palatine, 1943.

Jack Kerouac, **Sur la route : le rouleau original**,
Édition établie par Howard Cunnell ;
préface Howard Cunnell, Penny Vlagopoulos,
George Mouratidis et Joshua Kupetz ; traduit de l'anglais
(Etats-Unis) par Josée Kamoun.

Sorj Chalandon, **Le quatrième mur**,
Éditions Grasset, 2013.

Atiq Rahimi, **La ballade du Calame**, L'iconoclaste, 2015.

Manuel Daull, **Toute une vie bien verticale**,
L'atelier contemporain, 2015

Marguerite Duras, **Écrire**, Gallimard, 1993.

Annie Ernaux, **Journal du dehors**, Gallimard, 1993.

Annie Ernaux, **La Vie extérieure**, Gallimard, 2000.

Pierre Senges, **Achab (séquelles)**, verticales, 2015,

Henri Bergson, **La pensée et le mouvant :
essais et conférence**, PUF, 1975

Plotin, **Traités 1–6**, GF Flammarion, 2002.

Michel Foucault, **Le corps utopique**, Conférence de 1966.

Thierry Davila, **Marcher, créer, Déplacements, flâneries,
dérives dans l'art de la fin du XX^e siècle**,
Éditions du Regard, 2002.

Philosophie Magazine, Edito Alexandre Lacroix
« De la liberté considérée comme une sensation »,
n°83, Octobre 2014.

Philosophie Magazine p.8, Charles Pépin, réponse
à la question « qu'est ce qui fait la valeur d'un instant ? »
n°83, Octobre 2014.